CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

Memmo

Chant premier
Le Chevrier
Terracine.

Chaque jour sur ce roc mon amour me ramène ;
Chaque jour, les pieds nus et le front découvert,
J'arrive, haletant, jusqu'au sommet désert,
D'où je vois l'olivier qui borne ton domaine.
J'y reste sous l'azur d'un ciel étincelant ;
Sous l'ardeur du midi j'y tombe, et mon envie
Est d'y tomber en exhalant
Le dernier souffle de ma vie.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Je t'aime avec terreur, ô belle entre les belles !
Accouru pour te voir, je fuis à ton abord ;
Te parler, c'est ma vie ; et le froid de la mort
Vient me glacer la voix si de loin tu m'appelles.
Quand, muet devant toi, je me sens défaillir,
Tu fais de ma pâleur un jeu pour tes compagnes.
Pourtant j'étouffai sans pâlir
Une louve dans les montagnes.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Jaloux, je porte envie à ta sœur qui sommeille
Sur ta couche, où son bras t'enlace avec amour,
Qui respire ton souffle, et qui baise à son tour
Le rosaire pressé par ta bouche vermeille.
Jaloux, lorsqu'un enfant que tu veux embrasser,
En détournant son front, contre toi se dépite,
L'air me brûle, et j'y sens passer
Tes baisers perdus qu'il évite.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Si je rêve de toi, le feu court dans mes veines ;
Je m'éveille, et mon œil t'admire où tu n'es pas ;
Je couvre de mes pleurs, je serre dans mes bras
Ta vaine image en proie à mes caresses vaines.
Ma bouche, qui te cherche et tremble de désir,
Irrite en s'abusant l'ardeur qui me dévore,
Et s'entr'ouvre pour ressaisir
Un bonheur qu'elle rêve encore.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Je suis pauvre, il est vrai ; mais aucun sacrifice
Ne pourrait de mon cœur lasser le dévoûment.
Pour toi je plongerais dans un gouffre écumant,
Et j'oserais pour toi franchir ce précipice.
Si tu voulais mon sang, moi, qui te fuis partout,
J'irais, pour te l'offrir, tomber sur ton passage :
Le plus riche, en te donnant tout,
Peut-il te donner davantage ?

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Parle, je n'ai qu'un bien, c'est cette croix d'ébène.
A ta porte, ce soir, je cours la déposer.
J'ai ma guitare encor ; parle, et je vais briser
Ces cordes dont les sons répondaient à ma peine.
Mon chien, c'est mon ami : je serai son bourreau ;
Ah ! parle, et je tûrai, malgré notre misère,
La seule chèvre du troupeau
Qui de son lait nourrit ma mère.

Je t'aime, Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Mais de tes cruautés à plaisir tu m'accables.
Eh bien ! j'irai dans l'ombre épier ton retour ;
Tu deviendras ma proie, ingrate, et mon amour,
Mes caresses pour toi seront impitoyables ;
Et je veux le goûter, ce bonheur inhumain,
Et t'en désespérer, et m'en lasser moi-même,
Et te dire le lendemain :
Adda, ce n'est plus vous que j'aime !

Non, mon Adda, je meurs pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Je meurs, tu l'as voulu : la force m'abandonne,
Mes yeux, las de s'ouvrir, sont brûlés par mes pleurs,
Je respire la mort dans le parfum des fleurs ;
Sous les feux de l'été mon corps tremblant frissonne.
Du moins, quand devant toi passera mon cercueil,
Pour cacher ton mépris détournant le visage,
Ne ris pas de ma mère en deuil,
Qui te dira : C'est votre ouvrage !

Adda, je serai mort pour toi ;
N'auras-tu pas pitié de moi ?

Chant deuxième
Adda

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons ;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Tu sais si ma mère était belle !
Quand elle passe, chacun dit :
« Voyez, c'est Térésa, c'est celle
Qui fut la femme d'un bandit ! »
Mais ce bandit, c'était un homme :
Son nom faisait pâlir d'effroi
Tous les carabiniers de Rome ;
Et ton chien seul a peur de toi.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons ;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Bon Memmo, tu ne hais personne,
Et tu n'en veux qu'aux fleurs des bois.
Tu crains pour l'oiseau qui frissonne
En se débattant sous tes doigts.
Un brave, à l'affût sur ces grèves,
Tire, et dort quand il s'est vengé ;
Mais toi, tu fais de mauvais rêves
Si tes chevreaux n'ont pas mangé.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons ;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

La guitare napolitaine,
Memmo, te sied bien en dansant ;
Mais qui t'a vu dans la fontaine
Laver tes bras couverts de sang ?
Tes jours sont doux, tes nuits sont sages ;
Et si tu t'es rougi la main,
C'est aux fruits des mûriers sauvages
Que tu pillais sur ton chemin.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons ;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Dans les gorges de Terracine,
Où mon père fut mis en croix,
De ton genou sur sa poitrine
Quel mourant a senti le poids ?
Mes lèvres tremblaient de colère
Quand je te contai, l'autre jour,
Comment ils ont tué mon père,
Et toi tu m'as parlé d'amour !...

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons ;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Pourtant tu me plais, quand la brise
Joue avec tes cheveux châtains ;
De ta force je fus surprise,
Quand dans tes bras tu me retins ;
Empreint d'un désespoir qui touche,
Ton regard faillit m'émouvoir ;
Mais le dédain manque à ta bouche,
Et la colère à ton œil noir.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons ;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

A minuit, près de la cascade
Où j'ai vu mon père aux aguets,
Qu'ils sont doux dans une embuscade
D'un bandit les baisers muets !
Sur ses genoux, sous son haleine,
Dans ses bras… Memmo, quelle nuit !
Mais ta vieille mère est en peine
Quand tu reviens après minuit.

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons ;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Le ciel est noir, la nuit profonde ;
Écoute, et comprends si tu veux :
Les trois soldats, qui font la ronde,
Vont passer dans le chemin creux.
Adieu, si la terreur te glace !
A revoir, si tu suis leurs pas !
Qu'un des trois reste sur la place,
Demain je ne te dirai pas :

Va, chevrier, dans les campagnes
Chanter de buissons en buissons ;
Jamais fille de nos montagnes
Ne se donna pour des chansons.

Chant troisième
Les Présages

Adda berçait son enfant dans ses bras,
Et Memmo ne revenait pas.

« — Mère, entre Rome et Terracine
Que fait mon père, chaque nuit ?
L'air des marais tue à minuit,
Et sur la route on assassine.
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — Dans les grands pins le vent murmure
Comme la nuit de Saint-Médard.
Quelle nuit ! il revint si tard !
Elle saignait tant sa blessure !
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — On a frappé ! c'est lui peut-être…
Non ; des morts c'est l'oiseau hideux
Qui nous a regardés tous deux,
En volant contre la fenêtre.
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — J'entends hurler dans les ténèbres
Les deux chiens noirs du vieux berger :
Quelqu'un, dit-il, est en danger
Lorsqu'ils poussent ces cris funèbres.
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j'ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — Malheur ! malheur !… Vois-tu le cierge
Que mon père avait allumé ?
Avant de s’être consumé,
Il s’éteint aux pieds de la Vierge !
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j’ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — On a tiré sur la colline :
Trois coups dans l’ombre ont retenti.
D’où vient qu’au second j’ai senti
Passer du froid dans ma poitrine ?
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j’ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père !

« — C’est le cri d’un homme en détresse !…
Écoute, écoute !… Ils le tûront.
J’ai peur : écarte de mon front
Ce bras glacé qui me caresse !
Mon Dieu ! quand donc viendra le jour ?
Mère, prions : j’ai peur, ma mère !
— Dors, cher petit ; dors, mon amour,
Et sois brave comme ton père ! »

Le pauvre enfant s’endormit dans ses bras ;
Pourtant Memmo ne revint pas.

Chant quatrième
La Mort du Bandit

Trente écus d'or aux brigadiers romains !
Il est tombé près des marais Pontins,
Ce fier Memmo : le voilà sans haleine,
Défaillant, pâle, adossé contre un chêne
Des Apennins.
La mort attend ; mais si la proie est belle,
Pour la saisir il lui faut des efforts,
Et l'âme est sourde à sa voix qui l'appelle ;
Il faut du temps pour chasser d'un tel corps
L'âme rebelle.

Près d'un vieux mur, tombeau de Cicéron,
Ils ont porté leur vaillant compagnon ;
Car du Vésuve à la route Appienne,
Il n'est tombeau, villa qui n'appartienne
A Cicéron.
Douze bandits dans ta demeure sombre,
La torche en main, implorant le Seigneur
Pour ce bandit couché sur un décombre ;
O Tullius ! ces hôtes font honneur
A ta grande ombre !

Penché sur lui, du front inanimé
L'un approchait le sapin enflammé ;
Creusant la fosse et dévorant ses larmes,
L'autre disait : « De ses compagnons d'armes
Il fut aimé.
Un cardinal ne l'est pas davantage
Par les neveux dont il meurt assisté.
Qu'il était beau dans l'ardeur du pillage,
L'homme de bien ! et que de probité
Dans un partage !

« D’un buis sacré, chaque printemps nouveau,
Pâque fleurie ombrageait son chapeau ;
Au coin d’un bois, jamais durant l’octave,
Jamais à l’œuvre on n’aurait vu ce brave
Sans son rameau.
Prêtres, laïcs, voyageaient à leur guise,
Hors les Anglais, tous obtenaient merci ;
Mais l’hérétique était de bonne prise.
Fêtez donc Pâque, et pour mourir ainsi,
Servez l’Église ! »

Memmo s’agite ; il vous parle : écoutez !…
Sa voix s’éteint, ses bras ensanglantés,
Ses larges mains cherchent sous la bruyère
Un vieux mousquet couché dans la poussière
A ses côtés.
C’est son ami, son défenseur fidèle ;
Il le regarde, et, prêt à défaillir,
Sur la détente à ses efforts rebelle,
Son doigt glacé se courbe, et fait jaillir
Une étincelle.

« Bien ! bien ! dit-il, tu reconnais celui
Qui fut ton maître !… adieu, c’est fait de lui !
Humide encor du sang de ma blessure,
Pour me venger, dans une main plus sûre
Passe aujourd’hui.
Ce Gaëtan qui m’est venu surprendre,
Tu me le dois : feu sur mon meurtrier !
Dans cette fosse, où mon corps va descendre,
Avant trois jours il faut me l’envoyer,
Je vais l’attendre. »

Un moine alors, l'air doux et l'œil fervent,
Suivait sa route et marchait en rêvant
Au saint emploi des dons que les fidèles
Avaient remis dans ses mains paternelles
Pour son couvent.
Avec respect on s'incline ; on l'arrête.
Il s'approcha, guidé par un bandit,
Sans résister, sans relever la tête,
Et pas à pas, de peur qu'on n'entendît
Sonner sa quête.

Il fit tout bas plus d'un acte de foi :
On pense à Dieu quand on tremble pour soi.
Memmo lui dit : « Votre heure est arrivée,
Si par vos soins mon âme n'est sauvée :
Confessez-moi.
Là-haut, mon père, il faut que je réponde
De bien dû sang répandu sans remords. »
Humble et saisi d'une terreur profonde,
Le prêtre dit : « Mon fils, qui n'a ses torts
Dans ce bas monde ? »

A chaque meurtre, avec recueillement,
Tous les bandits se signaient tristement.
Memmo reprit : « Au nom de la Madone
Et du Sauveur, voici ce que je donne
Par testament :
A mon Adda, qui pour moi fut si tendre,
Tous mes joyaux ; ma croix d'or au saint lieu ;
Cette arme à toi pour réjouir ma cendre ;
Ma bourse au prêtre ; enfin mon âme à Dieu,
S'il veut la prendre. »

Force fut bien au prêtre épouvanté
De le bénir quand il eut accepté.
Adda survient, et son fils avec elle.
Dans ses yeux noirs, où l'éclair étincelle,
Que de fierté !
« Mort ! mort ! dit-elle : amis, du moins j'espère
Que l'ennemi ne l'a pas vu fuyant ? »
« Non ! » cria-t-il, se dressant de colère…
Et, pour l'enfant, il pleurait en voyant
Pleurer sa mère.

Memmo touchait à son dernier moment,
Et son Adda lui parlait doucement,
Puis l'embrassait, puis de ses tresses blondes
Elle essuyait les blessures profondes
De son amant.
Lui, sur un bras se relève et soupire.
Ses dents déjà, malgré lui se heurtant,
Par un bruit sourd trahissaient son martyre.
Penché sur elle, il lui sourit pourtant :
Mais quel sourire !…

« Adieu, dit-il, adieu ! Séparons-nous
Comme le soir d'un jour de rendez-vous.
Te souvient-il, ô ma belle compagne,
De ce baiser donné sur la montagne
Par ton époux ?
Baiser d'amour, baiser de fiançailles !
Il fut plus doux, plus ardent qu'aujourd'hui,
Quand j'étouffai tes cris dans les broussailles.
Un seul encor !… mais glacé… c'est celui
Des funérailles.

« Adda, ma veuve, il te faut un soutien :
Choisis un brave ; et, tous deux, aimez bien
Ce pauvre enfant qui me regarde et pleure.
Ainsi que moi, prends soin qu'il vive et meure
En bon chrétien.
Treize ans venus, qu'au maître-autel du temple
Il communie ; et, dès le lendemain,
Tu lui diras : « Ton père te contemple ;
Ici sa tombe, et là le grand chemin :
Suis son exemple !... »

Lors commença le bandit pâlissant
A se rouler dans les flots de son sang.
C'était pitié que de voir sa souffrance !
« Ave ! » dit-il. « Amen ! » dit l'assistance
En gémissant.
Sa tête enfin retombe appesantie.
Salves d'adieu, retentissez dans l'air,
Couvrez la voix de son enfant qui crie ;
Tonnez, mousquets !... pour le ciel ou l'enfer
L'âme est partie.